

Fabriquer le regard Marchands, réseaux et objets d'art africains à l'aube du XX^e siècle

Le regard que nous portons aujourd'hui sur les arts africains est largement tributaire de l'aube du XX^e siècle qui a vu leur découverte en Occident, dans le contexte d'une Afrique colonisée et d'une avant-garde rêvant d'en finir avec les codes de la représentation classique. Fort indice de cet héritage, la référence systématique à Gauguin et Picasso lorsqu'on veut mettre en avant, dans les arts aujourd'hui dits « premiers », des aspects aussi différents que la taille brute du bois, l'efficacité synthétique des formes, l'emploi d'éléments comme signes. En d'autres termes, l'association encore fréquente de la réception de l'art africain au seul primitivisme – laquelle persiste à donner à l'art moderne occidental la position de

centre, apanage d'un « nous » auquel s'opposeraient « les autres » – est l'un des obstacles qui empêchent à la fois de penser sérieusement une histoire de l'art africain et d'établir des outils d'analyse qui lui soient appropriés. Pourtant, dès 1930, Carl Einstein jugeait nécessaire de replacer dans leur contexte historique les arts de l'Afrique : « On traite encore aujourd'hui l'immense sujet de l'art africain plus sommairement que l'histoire de l'art de n'importe quelle ville européenne », écrivait-il. Le présent ouvrage s'ouvre sur le constat que ce travail n'a pas été fait ; dans cette voie, il pose un jalon décisif.

Yaëlle Biro est conservatrice d'art africain au Metropolitan Museum of Art de New York et étudie depuis de longues années sa réception en Occident. C'est en historienne plus qu'en historienne de l'art qu'elle reconstitue ici les mécanismes de circulation des objets en provenance d'Afrique en Europe et aux États-Unis des années 1900 aux années 1920. Ce phénomène majeur a posé les bases d'une appréciation esthétique occidentale de ces objets dont la réception se ressent encore aujourd'hui. L'analyse, qui prend appui sur des archives largement inédites, se concentre sur les cinq principaux protagonistes de ce marché de part et d'autre de l'Atlantique : Joseph Brummer, Robert J. Coady, Marius de Zayas, Paul Guillaume et Charles

Vignier. Auparavant, elle aura montré que le marché de l'art émerge sur fond de multiplication des collections ethnographiques à partir de 1850 – collections qui, en isolant les objets de tout contexte et de tout récit, ouvraient un espace d'interprétation à la condescendance mêlée de romantisme de l'idéologie impérialiste. Par la suite, c'est avec les galeries marchandes que les objets venus d'Afrique, du statut de curiosités ou de documents, passent peu à peu à celui d'œuvres d'art. Et c'est par les galeristes (et par la façon dont ils valorisent ces œuvres) que se fixe l'usage de classifications extraordinairement nuisibles à leur compréhension. Comment, en effet, mieux méconnaître le dynamisme et la pluralité de ces productions qu'en considérant qu'à chaque « ethnique » correspondrait un « style » propre ? « Ce n'est qu'une fois ces concepts établis, et leur caractère profondément euro-péo-centré accepté, que l'on pourra proposer une approche spécifique et appropriée à ces objets mêmes. » A.F.

Yaëlle Biro, *Fabriquer le regard. Marchands, réseaux et objets d'art africains à l'aube du XX^e siècle*, les presses du réel, collection « Œuvres en sociétés », septembre 2018, 408 p., 30 €

